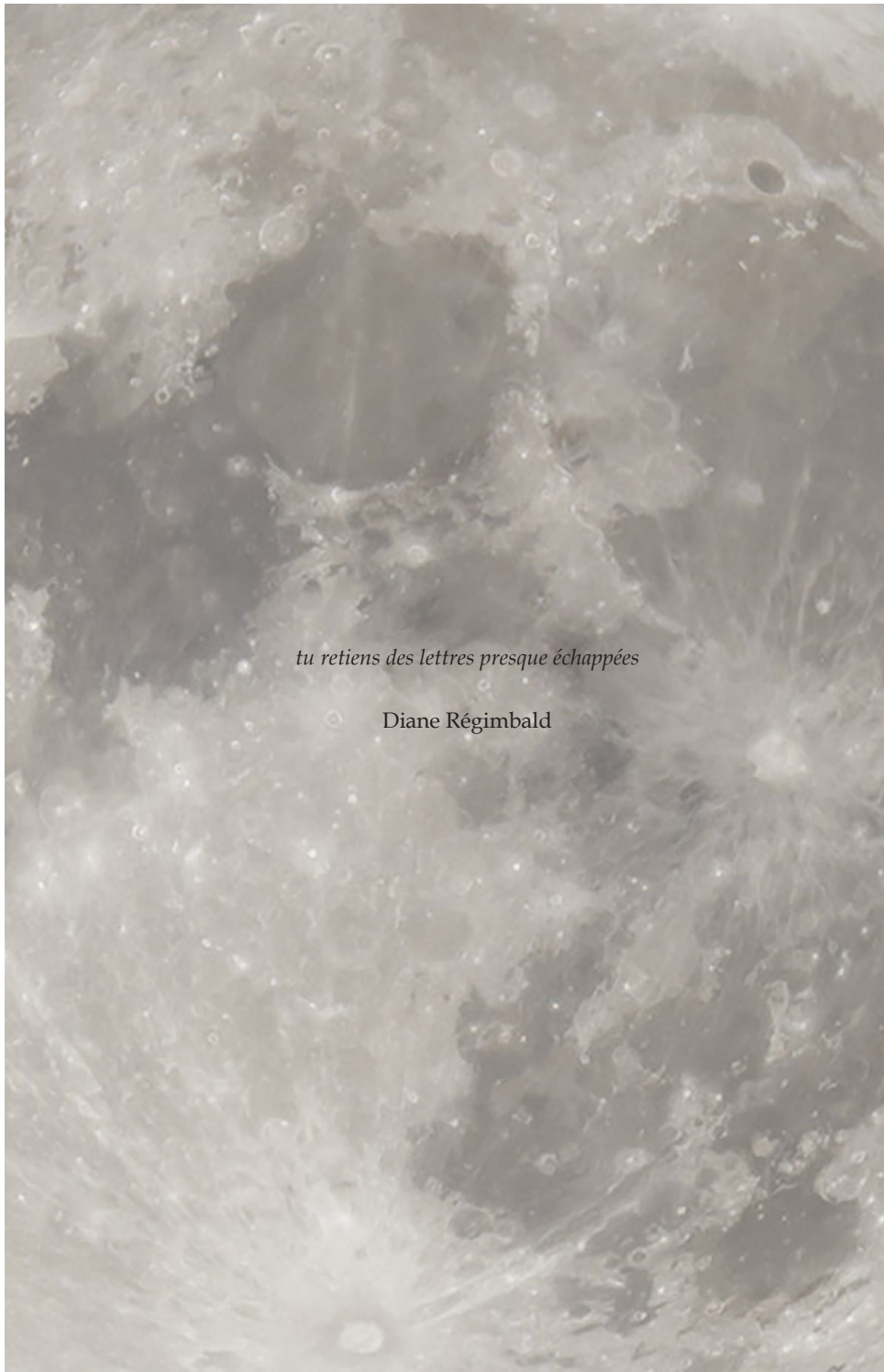




tu retiens des lettres presque échappées

Diane Régimbald

NUAGES



TRIC TRAC



le bruit des choses heurtées

Mai 2026

n° 87

Comité de rédaction

Timothé Augusto Delpech
Léanne Dépatie
Juliette Forcier
Clélia Fournier
Alexanne Gaudet
Marie-Laurence Germain
Mercedes Hernandez Delisle
Lou Deva J.-S.
Tamara Létourneau
Jasmine Mailloux
Alexandra Messier
Disha Patel
Juliette Pinho
Élodie Poirier

Comité d'édition

Timothé Augusto Delpech
Juliette Forcier
Clélia Fournier
Alexandra Messier
Disha Patel
Juliette Pinho
Élodie Poirier

Crédits photographiques

Simon Castonguay
Timothé Augusto Delpech
Juliette Forcier
Clélia Fournier
Tamara Létourneau
Disha Patel

Professeur-e-s

Simon Castonguay
Rosalie Guay Ladouceur
Martine Huot
Émie Morin-Rouillier
Alexandre Piché
Émile Riel-Proulx

Collaboration

Mélanie Casavant
Émily Perrier Gosselin

Conception graphique

Dominique Rivard

La revue littéraire *Tric Trac* est publiée par le CANIF, en association avec un comité mixte d'étudiant-e-s du profil Création littéraire et de professeur-e-s de français. Elle paraît quatre fois par année.

Tou-te-s les étudiant-e-s du cégep du Vieux Montréal peuvent soumettre des textes (créés à partir des ateliers et des thèmes proposés par le comité de rédaction, ou non). Ces textes peuvent être en prose (maximum 400 mots) ou en vers (maximum de 50 vers).

Parution du prochain numéro : Octobre 2026

Faites parvenir vos textes (fichier Word) par courriel à trictac@cvm.qc.ca.

N'oubliez pas d'inscrire votre nom.

Le CANIF est ouvert du lundi au vendredi, de 9 h à 16 h.

Tric Trac n° 87

Volume 24, numéro 4

Mai 2026

© Tous droits réservés aux autrices et auteurs et au CANIF,
le Centre d'animation en français du cégep du Vieux Montréal.

Renseignements : 514 982-3437, poste 2164

Dépôt légal : mai 2026

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Éditique : Communications CVM

Impression : Reprographie CVM

Ce numéro de *Tric Trac* est accessible sur Internet : cvm.qc.ca

(7072)



TABLE DES MATIÈRES

notre invitée

DIANE RÉGIMBALD

NUAGES

CLÉLIA FOURNIER

PRUDENCE BELLEFLEUR

DISHA PATEL

JULIETTE FORCIER

JASMINE MAILLOUX

ÉLODIE POIRIER

ALEXANNE GAUDET

MARIE-LAURENCE GERMAIN

ALEXANDRA MESSIER

SIMON CASTONGUAY

TAMARA LÉTOURNEAU

CHARLIE-ANN LAVOIE

LÉANNE DÉPATIE

MERCEDES HERNANDEZ DELISLE

TIMOTHÉ AUGUSTO DELPECH

JULIETTE PINHO



notre invitée
DIANE RÉGIMBALD

PRÉSENTATION

Des poètes de l'Antiquité aux plus récentes découvertes des neurosciences, en passant par les désirs refoulés de Freud, les archétypes de Jung et les explorations des surréalistes, les rêves n'ont cessé de fasciner les êtres humains. Tantôt révélateurs de puissances hostiles ou bienveillantes s'adressant aux dormeurs, tantôt manifestations symboliques de cette mystérieuse machine qu'est l'inconscient, les songes semblent porter en eux la clé ouvrant un espace où se déploient des expériences universelles quoique chaque fois singulières. Mais le rêve n'est pas seulement vécu passivement, comme s'il agissait involontairement à notre insu, comme si nous le subissions malgré nous : il peut être aussi activement imaginé dans son inquiétante étrangeté ou sa fascinante matérialité, c'est-à-dire produit par une « rêverie volontaire » comme aimait le dire Gaston Bachelard.

C'est vers cette rêverie imaginée que la poète Diane Régimbald a choisi de nous convier lors d'un atelier généreux et vivifiant. Qu'est-ce qui nous fait imaginer? Qu'est-ce qui se transmute en nous, lorsqu'on écrit? Comment la poésie devient-elle un capteur de l'intime, la surface de projection d'images cristallisées au creux de nos mémoires? Si le rêve détient le pouvoir magique de nous annoncer ce qui arrive dans l'ombre de notre lumière intérieure, lorsqu'on entre timidement dans le brouillard de l'existence, il faut néanmoins accepter de se placer dans un état de perméabilité et se mettre doucement à l'écoute de ce qui nous traverse pour découvrir sa puissance créatrice. Ainsi seulement l'écriture nous permet-elle de déjouer la nuit, de trouver la passerelle suspendue entre les fragments de nos histoires. Le rêve porte donc avec lui une promesse bien paradoxale : c'est en se perdant dans les images qu'on retrouve parfois cette clairière secrète découpée dans les nuages.

Diane Régimbald a publié plus de douze livres de poésie, notamment au Noroît, *Elle voudrait l'ailleurs encore*, avec des œuvres de Sophie Lanctôt, récipiendaire du Grand Prix Québecor du Festival international de poésie de Trois-Rivières 2024, et *Au plus clair de la lumière* (2021). Elle a participé à plusieurs projets collectifs, anthologies, livres d'artistes et événements littéraires au Québec et dans le monde. Certains de ses textes ont été traduits en allemand, anglais, catalan, espagnol et italien. Elle est membre du Comité femmes de PEN Québec, du Parlement des écrivaines francophones et de l'Académie des lettres du Québec.

NUAGES



PETIT MATIN
Clélia Fournier

En cadence, la gamine suit de derrière en traînant des pieds
On lui chuchote que tout ira bien
On lui pointe des pissenlits qu'à son tour elle pointe
Comme une pulsion, elle s'empare de tous ceux qu'elle voit
Tendant d'en renifler les pigments
Le bout de son nez devient tout jaune

La gamine s'arrête à l'orée du vacarme
Devant une plaine d'asphalte décorée de figures
géométriques
Les couleurs s'embrouillent en barbots
Les voix se mélangent en de douteuses concoctions
Entre ses poings elle serre les pissenlits qui flétrissent
Ses paumes en deviennent toutes vertes de pédoncules et de
sépalés

On la pousse dans l'enclos
La gamine au milieu de la horde
Des enfants avec qui elle ne partage rien
On tente de lui arracher ses pissenlits qui ne se ressemblent
plus vraiment
Les rires lui tournent autour comme des abeilles
Et la petite éclate en sanglots jusqu'à s'en noyer les orteils

FRUIT DU HASARD

Prudence Bellefleur

je t'ai rencontrée par hasard
ici
ailleurs
ou autre part

je venais de m'ouvrir la face
à vélo contre un trottoir couchée
le temps de recoudre mon sourire

engluée dans le déjà-vu
à shadow-boxer ma doublure
comme on tente de ressaisir
le sens de sa naissance
sans incipit et sans chute

j'étais perdue dans une forêt
de signes où les rôles brillent
par leur absence au détour
d'une chance tu m'as dit viens
te cacher sous mes feuilles
je te composerai des sonnets
qui riment avec garçonnet
avec tout ce que tu es
tout ce que tu fuis

c'était comme découvrir un canal
dont personne ne m'avait parlé
une onde rimait avec ma mine

après les formules d'usage
je me suis faite exploser sur ta page
prête à t'inviter dans ma cabane
à te partager ma lumière secrète
comme s'il n'y avait plus de lendemain

je t'ai écrit *je pense qu'on est après la fin du monde*
tu m'as défiée de deviner la couleur de tes cheveux
je t'ai répondu *crush velvet apocalypse*

je venais de scorer mes premiers points

¹MES MAINS TREMBLENT

Disha Patel

*Mara haath dhunta thaijay*¹. Comme les mains de ma mère, quand elle m'a vue pour la première fois, quand elle m'a tenue. Ses mains ont tellement tremblé qu'elle avait peur de m'échapper, de me faire mal. Elle avait peur que je sorte, que je pose mes premiers pas, que je rencontre le monde, que je me crée une vie en dehors de son corps, que je connaisse la peine, comprenne la violence.

*Tane nathi khabar pare*².

Depuis que je suis petite, maman dit : « *Haath dhunta thaijay*. » Alors, mes mains tremblent aussi quand je sors dans le monde, quand je me retrouve devant la classe, quand je parle, quand on me regarde, quand je me regarde, quand je mange, quand je touche, quand je respire.

²*Tu ne peux pas comprendre.*

Comprendre que.

¹*Mes mains tremblent.*

Quand.

Je te vois. T'enrager, contre moi. Ma langue crie.

Je t'entends. Lancer la vaisselle. Mon cœur frémit.

Je te sens. Marteler le plancher de la maison. Détruire les murs bâtis par tes mains.

Mes mains tremblent. Comme les tiennes.

Tu me fais mal, maman. Arrête.

Pourquoi n'as-tu jamais arrêté ? Arrêté de trembler, de faire trembler. Tout autour de toi. Tout autour de moi.





JE CROIS QU'ON CRÉE NOTRE CHANCE

Juliette Forcier

l'été se lève

c'est la fin

au bord du ciel

je plante des rêves

ceux où on partage nos écrits

où on chante fort

en traçant des chemins entre les étoiles

mes mains moites dans les vôtres

avec vos pelletées de joies

vos visages qui changent sans déménager

je me regarde mieux dans le miroir

et rêve encore la poésie

c'est l'été

mais c'est pas le dernier

LES REMOUS D'UN RÊVE

Jasmine Mailloux

Une prairie, dominée par les herbes folles, s'étend à perte de vue. Pendant que le vent berce la végétation, mon regard se fixe au loin, sur ce vert qui se mêle au jaune des boutons d'or. Puis, mes yeux lèvent lentement vers les nuages qui couvrent partiellement le ciel. Je suis au milieu des herbes, elles me caressent délicatement le bas des jambes.

Dehors, le tonnerre gronde et la pluie martèle la fenêtre. Emmitouflée dans mon cocon, entre coton et nuage, je contemple le ciel de ma chambre pétillante d'étoiles. Le rêve commence déjà à s'évaporer, il se fragmente en petites perles d'eau, formant une brume légère sur les images. En moi, les remous d'émotions laissées par ce rêve tourbillonnent encore. Mes paupières sont lourdes, pourtant, je demeure incapable de me rendormir...

À travers la brume, il me semble apercevoir un paysage s'esquisser. Peut-être un champ de blé ou une prairie verdoyante. Puis, je devine une vague. Elle me submerge, et des boutons d'or en jaillissent, emportés par le mouvement. Ils me donnent l'impression de retrouver une joie d'enfant, quelque chose de scintillant et miellé.

Soudain, une personne surgit de l'arrière et s'incruste dans mon champ de vision. Elle court fougueusement dans la prairie, vêtue d'une robe blanche. Je la vois s'éloigner, elle se dirige vers une maison, il semble y avoir des gens sur le perron. La femme se retourne à plusieurs reprises, comme pour m'inviter à la suivre. Je cours, je la suis. Elle s'arrête devant la maison pour m'attendre. Plus je m'approche, mieux je peux voir son visage.

Je crois aussi me souvenir d'une silhouette à la chevelure de feu. Quelques détails d'un visage rond me reviennent lentement. Était-ce des cendres de coquelicots ? Ou peut-être quelques étoiles tombées du ciel, venues se poser sur ses joues ? À moins que ce soient des braises déposées par le vent. À mesure que ses traits se précisent, cette entité flamboyante me paraît étrangement familière... Il y a cette chaleur qui se répand jusqu'à ma poitrine, comme un feu qui crépite sous un ciel nocturne.

Mon regard se détache de son visage pour observer le ciel. D'imposants cumulonimbus menacent d'abattre leur fureur sur nous... Non, sur moi. Je suis seule maintenant devant la maison, à attendre qu'un premier éclair déchire l'horizon.

ELLE HABITE LA GALERIE DE MES FANTASMES
Élodie Poirier

On est lundi
ou peut-être jeudi
perdues quelque part
où tu préfères être

Ton regard embrouillé
prisonnier de tes cils
voile la toile de ton esprit
déchirée

Les sillons sous tes pas
tu les graves comme tu respires
à la traîne

Elle
te voit à travers
ton brouillard
peint ton bleu
en fresque
sur les murs du musée

Tu soupIRES enfin



UN RÊVE À LA SAUCE MIKES

Alexanne Gaudet

Mon rêve s'imbibe de vodka à la framboise bleue laissée sur le comptoir, un après-midi de neige. L'odeur se niche dans mes vêtements criards, se lie à ma peau. (Elle y reste). L'orange a pourri sur mon calendrier, des aiguilles thermodynamiques la transpercent. J'ai faim, pain et margarine. (Je m'alimente en pauvreté). Je porte une framboise bleue sur le bout des doigts. (Je l'aspire). Je mange chez des amis, pâtes à la sauce viande *Mikes*. J'y verse une demi-bouteille de sriracha. (Ce soir je chierai épicé). Je beurre les murs. Tatouages dorés. Leur chaleur m'habite. Mes joues sont rouges, je glisse dans le bol des toilettes. (Les fesses me brûlent). Je vais au café La ligne verte, je tourne en centrifuge. Je me prête au jeu du vide, je danse.

Mes pieds s'envolent, mon rêve s'effrite.

Je sens la vodka passer par mes narines.



J'AI FAIT UN RÊVE, JE NE SAIS PAS TROP COMMENT TE L'EXPLIQUER...

Marie-Laurence Germain

je marche sur la frontière entre le réel et l'inventé, au rythme du souffle chaud que mon corps me promet de ne jamais oublier. je plonge dans une forêt où les bruits ne sont qu'agencements de voix tordues, crachées par des vies cachées dans les sapins. je cherche la fin de l'horizon.

l'histoire se redirige, s'enflamme et renaît sous la lumière d'un astre mi-lune mi-soleil, mi-figue mi-raisin. l'odeur du risque me guide vers le bord d'une falaise, d'où j'entends le chant des vagues d'un quotidien passé. je mets un pied au-dessus du vide, me laisse tomber vers ma fin. mais la gravité s'oublie, l'air s'épaissit et, avant que mon soupir atteigne la rive, quelqu'un quelque part remet le compteur à zéro.

apparaissent les contours flous d'une maison familière. elle m'avale et j'atterris sur les cuisses d'un poisson rouge perdu il y a longtemps. je me lève et croise le personnage de mon livre favori, le voisin décédé de mes grands-parents, ma peluche d'enfance qui, après tous mes vœux, peut enfin m'adresser la parole. je les ignore, l'étrangeté n'appartenant pas à cette réalité, et me pave un chemin parmi ces étincelles d'une vie de laquelle je me suis temporairement enfuie. j'ouvre une porte qui me mène vers une autre et une autre. je retraverse mes jours, mes nuits et ce qui les unit. je traverse le brouillard de ma respiration bleutée. ces lieux sont des ombres de mon enfance. il m'est impossible d'appartenir, pourtant tout est mien, à ma conscience près.

le décor se réinvente et je suis devant une foule qui s'épaissit, entassée dans une petite pièce humide. les visages fondent, ne m'offrent aucun repère. je cherche la sortie ou une amie ou la magie. mon corps vibre soudainement à la possibilité d'être prisonnier ici, dans le nulle part d'un moment inexistant. le silence atteint ma gorge et ma voix s'estompe. mes côtes percent mon souffle l'une après l'autre. mes pas se font lourds alors que je cours au ralenti vers l'espoir de la lumière, loin des lendemains vides. j'ai vingt, vingt-et-un, vingt-deux ans avant le lever du soleil au bout du tunnel. je pousse la dernière porte, j'ouvre les rideaux et vois mon souffle lourd qui assume son mensonge et s'interrompt.

(LA MEILLEURE)

Alexandra Messier

Ingrédients

- 1 tasse de soirées au sous-sol avec ma famille en écoutant d'la musique dans l'tapis jusqu'à ce que nos oreilles bourdonnent. Tour à tour, on s'vidait le cœur avec nos artistes du moment. Mon grain de sel changeait pas souvent : Muse, Coldplay, Queen, Les Trois Accords. *Vous validez ?*

- 2 c. à soupe de journées pédagogiques avec ma sœur qui veut qu'on construise une tente dans ma chambre et qu'on regarde un film à l'intérieur. Les yeux de Cookie Monster sur la couverture bleue regardaient souvent les chipmunks avec nous.

- Une pincée de sorties en patin à roulettes avec ma mère pendant que mon père et ma sœur nous suivaient à vélo vers les P'tits délices sur la Principale. J'étais team p'tite molle au chocolat.

- 1 ½ tasse de semaines en camping sauvage à Orford, Sandbanks et OKA avec du fromage comme souvenir. Les soirées s'passaient autour du feu sur nos chaises pliantes cheapettes avec des games de trou de cul comme occupation.

- ¾ de tasse d'après-midi en quatre-roues dans les bois d'l'enfance de mon père ; un moment donné j'avais renversé le quad su'l côté et j'avais hurlé à la mort en pensant que j'devrais manger d'l'écorce pour toujours. *J't'intense.*

- Mesurer avec le cœur les s'mores au camping, les jujubes, la crème fouettée à même la canne, les fraises, les smoothies qui me gèlent les dents, la gomme balloune pis les pépites de chocolat que j'volais en cachette. *Sucré over salé.*

Préparation

Personne te prépare au moment où tes pieds s'mettent à dépasser du lit, le corps rendu trop long pour un matelas 9-12 ans. Hier encore, j'mesurais 1 mètre pis mon rêve c'tait d'être la popstar dans l'film de Barbie. J'donnerais beaucoup pour rev'nir à ces moments d'avant la télé avec mes parents. Avant, j'retenais mes bâillements durant les annonces et j'me faisais petite en espérant qu'ils oublient que j'étais là. Aujourd'hui, les pieds hors de la couette, j'espère juste oublier que j'ai dû grandir.

LA PEUR HABITE AUSSI DANS LA DOUCEUR

Simon Castonguay

Il y a en moi le galop obscur des enfants perdus. La marche insensée des amours mutilées. C'est une procession d'animaux invisibles cheminant vers ce qui se dérobe, à rebours des naissances. Leur dignité repose au creux de ma main.

Le sol tremble, rappelle l'écho d'un son encore à naître. La horde s'arrête. Se remet en marche, à reculons. Les traces de son passage suggèrent une résignation douce; la peur habite aussi dans la douceur. Suis-je un berger? Suis-je un chien de troupeau? Suis-je la chèvre ou le loup? Et si j'étais un mouton : je n'aurais pas à tuer pour manger.

Il y a dans mes animaux secrets le désir de rompre la nuit, de s'y glisser comme on entre dans un lac noir. J'entends l'appel du retour. La lune coule du ciel. Je devine au loin des rituels.

J'ouvre la main.



UNE ROSE EN POUSSIÈRE D'ÉTOILES

Tamara Létourneau

J'écris un speech comme si j'étais la personne dans toute cette salle qui en dirait un. Je pense que je l'écris honnêtement plus pour moi, pour mettre en mots ce que je n'arrive pas à dire à voix haute. Je t'écris comme si je te parlais, parce que depuis que j'ai appris la nouvelle de ton départ, à chaque fois je te parle directement. Je pense que ça me fait du bien de parler au ciel et aux étoiles, de leur donner ta voix. D'avoir une conversation avec toi, même si je n'ai pas de réponse. Mais je pense que j'en ai, j'ai toujours cru aux signes du destin et maintenant aux tiens. Comme le camion de pompiers numéro 205 que j'ai croisé quatre fois cette semaine sur le chemin de l'école. Et le vendredi matin de ton départ, où je me sentais triste et fatiguée, je pense que mon corps le savait, je pense que je savais que quelque chose c'était passé. Je pense que l'univers essayait de me dire qu'une des personnes qui m'a été la plus chère avait changé de monde. Que tu avais été forcée de partir, forcé de dire au revoir. Vingt ans n'est pas le temps de personne, à vingt ans tu viens de te rencontrer. Tu viens tout juste de savoir quel chemin de la vie tu allais prendre. Ça me fâche tellement que j'ai commencé à croire en un dieu qui n'existe pas, seulement pour avoir quelqu'un à blâmer.

Ta famille occupe toutes mes pensées depuis ton départ. Je ne peux même pas imaginer la douleur et la tristesse qui s'emparent de leurs nuits. Le vide que tu as laissé, comme un trou noir dans leur univers. Je pensais souvent à ta famille même avant ton décès. Par moment je la préférerais à la mienne. Ta porte était toujours ouverte et ta table à manger toujours prête à m'accueillir et à m'inclure dans les plus intéressantes des conversations. J'espère que ton départ ne laissera pas cette table en silence. Ta famille est forte et soudée, ils vont s'en remettre, j'en suis sûre. Et je sais que ta lumière les guidera, comme celle d'un phare sur le fleuve, celle des reflets du soleil qui danse sur le lac devant ton chalet et celle des lucioles qui brillent dans l'ombre des jours.

Tu seras toujours là.

Vivant des battements.

Vivant des rêves.

Vivant d'eux.



FLEURS LUCIDES

Charlie-Ann Lavoie

Mon lit est garni de roses
Elles m'offrent toute la résilience
Dont j'ai besoin pour affronter
Les profondeurs
De l'obscur

Les pétales enveloppent ma peau
Une armure qui me protège
De ce que je n'ai pas envie d'être

Mais des fleurs, ça fane

Cette nuit
Face à moi-même
J'ai fait un cauchemar où j'étais faible
Recouverte de plaies ouvertes
Des échardes éventraient ma dignité
Des cris étranglés dégoulaient
De mes veines fendues

La nuit prochaine
J'apprendrai à cueillir des roses
Sans finir les mains maculées de sang

Si demain je deviens fleur
Ce n'est pas que je suis femme
C'est que je serai forte



SILENCE VERTIGINEUX

Léanne Dépatie

je baigne parmi des nuages à l'envers le rose de l'aube
caresse ma peau debout sur le ciel je suis transpercée
par une lumière qui me berce comme une mère brosse
mes cheveux par ses rayons de chaleur le bout de ses
doigts trace ma pensée mais je me noie dans le fond de
mon imaginaire il y a un trou noir je cesse de respirer
aspirée par le vide de sa hauteur je suis de celles qui
rêvent les yeux ouverts celles jamais complètement
réveillées mes pieds ne touchent plus le sol je flotte je
danse jusqu'au matin ma chambre se transforme en
scène mon lit est un palais de fleurs à l'extérieur de ses
murs il n'y a rien un océan d'astéroïdes concaves des
miroirs fracassés des étoiles brûlantes des âmes perdues
et je suis de ces rêveurs sans place je me cherche parmi
ces corps étrangers je suis un personnage à qui donner
vie je me maquille de fraises et de pourritures rouges
et mures ma peau plastifiée fond par son soleil je fais
de moi une marée basse une mer morte je suis une
chanteuse sans voix mon silence est vertigineux je suis
aspirée par un tourbillon je tombe dans le noir j'ai arrêté
de chercher un sens à mon théâtre j'écris sans méthode
sans chemin sans destination je m'adresse à mes draps
mon public invisible mes larmes sont les acteurs de ma
pièce mes amis mes amants qui coulent le long de mon
corps un miel sauvage des pétales moisissés je suis une
flamme insatiable qui brûle d'envie et de jalousie je suis
consumée je suis un oiseau extraordinaire mais ordinaire
devant mon miroir

ADAM DAVIDSON
Mercedes Hernandez Delisle

Le vent siffle et les branches dénudées
remuent ta devanture :
somp tueuse et sensible
vieille et délabrée.

À ce jour
plus personne ne t'habite.

Ton chuchotement bruisse comme du papier froissé
survivant et meurtri m'invite
à entrer et à explorer tes secrets.

Une faible lumière s'infiltre
à travers tes fenêtres quadrillées
où l'épaisse poussière flotte dans l'air,
ton plafond gondolé s'étend sur les murs
noircis par ta moisissure
s'entremêlant à des senteurs chimiques oubliées.

En nuisette blanche,
les pieds nus sur des flaques d'eau stagnante,
je m'aventure dans ta demeure silencieuse.

Tes casiers gris,
certains ouverts d'autres fermés,
demeurent inhabités.
Tes classes sont sans dessus-dessous,
divers cahiers et trousse à crayon éparpillés
ici et là sur les pupitres en cercle.

Abandonnés abandonnés,
pensant que nous, enfants, tiendrions
encore une journée de plus.

Ta voix résonne comme un souffle
l'écho étire tes sons,
le fuseau lui, l'appelait en silence
somb rant dans l'ignorance sans s'apercevoir du danger,
alors que moi je l'apprivoise :
le craquement sec du toit
présage l'effondrement imminent
et mes pieds s'enfargent sur des morceaux de verres
qui m'écorchent la peau.

Je suis tombée malade, malade de toi.
Contaminée infectée tuée
me laissant partir, tu t'es promis de me hanter
pour que je te revienne.

À l'intersection Adam et Davidson,
ta porte est barricadée
mais ton murmure m'invite à entrer.

HEURTER LE MUR DU SON

Timothé Augusto Delpech

I – avance

La Terre tourne, les secondes défilent. Quand la neige fond, nos cerveaux et nos rétines aussi. Les images se morcellent en fragments flous. On trébuche sur des sillons ancestraux qui forment des gouffres. On n'avance pas par amour pour la vie ou par amitié pour l'humain. La Terre tourne, on ne peut que suivre son mouvement.

II – cours

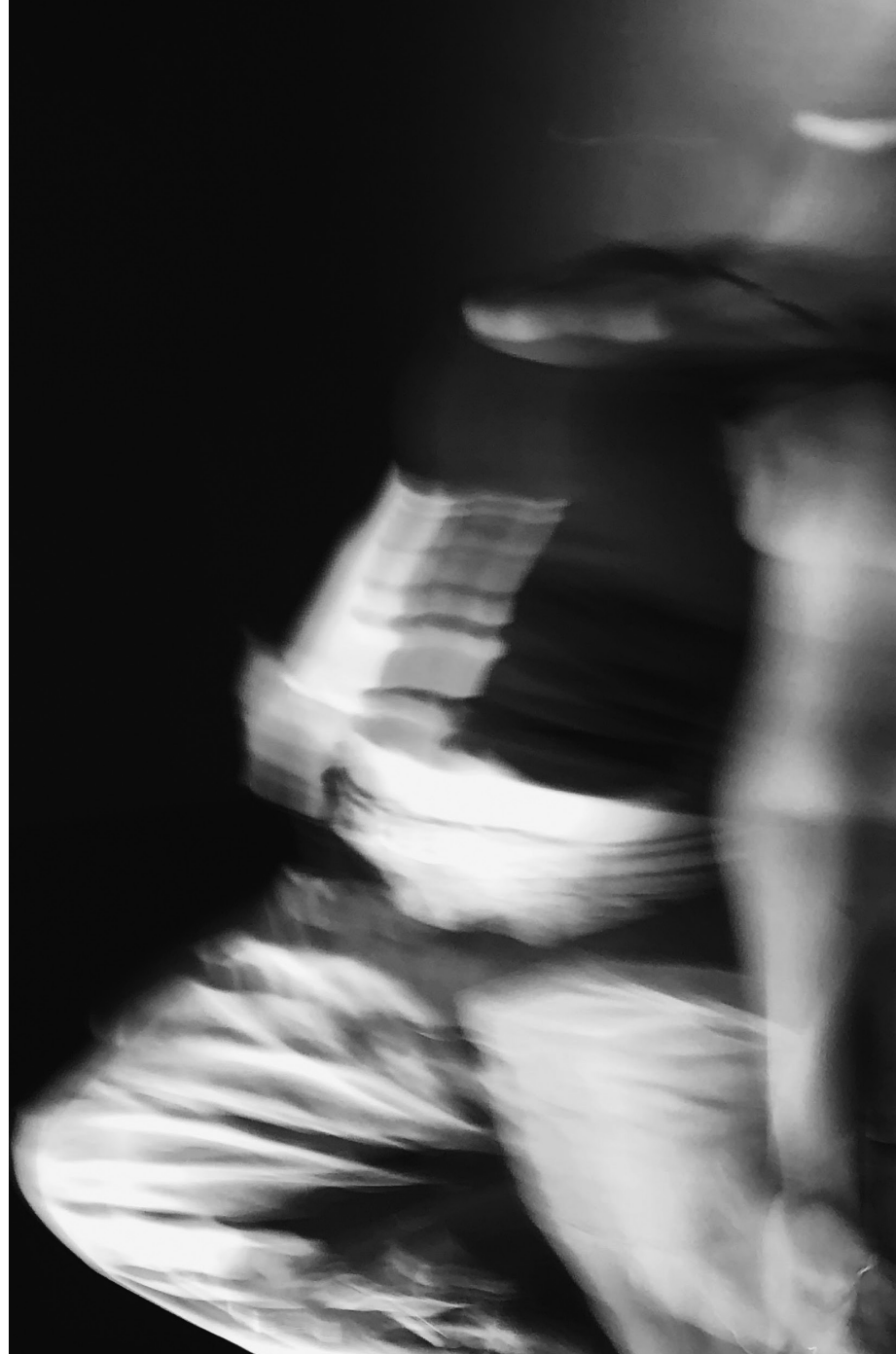
À la vitesse du son, le temps s'écoule moins vite. Alors on agrippe les minutes qui gravitent autour de nous et on se précipite pour mieux exister. Les vents deviennent torrents. On ignore les cloques sous nos pieds. Voilà comment on croque la fraîcheur du jour. Mais quand on tourne trop vite, on s'étourdit et on perd l'équilibre.

III – tombe

Une heure se ressent parfois comme une décennie, parfois elle s'envole en instants fugaces. Une sensation de plaie ouverte dans le ventre. On a les crocs et l'impression de gober la poussière. Une saleté acérée. Le sol tremble, se déchire, nos perceptions aussi. Le calendrier touche à sa fin. Personne n'entend le nuage de sauterelles à l'horizon.

IV – rampe

Les aiguilles de l'horloge ont percé nos tympans, nos cordes vocales ne rattachent plus les réalités. Les messages se passent par messes basses inaudibles, alors certains tendent la main, d'autres, le bras. On mime ce qui ne s'imite pas. On grave des tabous sur les stèles. L'eau se change en sang. Les arbres se déracinent. Les existences filent telles des étoiles. Un brave loup tente d'avaler la lune, mais elle se coince dans sa gorge.





BONNE NUIT

Juliette Pinho

Mes cauchemars me déjouent comme si on s'affrontait dans un match de soccer. En me réveillant, j'ai la honteuse impression d'avoir marqué dans mon propre but. Mon regard se pose sur celui que je présume coupable : mon capteur de rêves. Il a sans doute un problème. Peut-être est-il passé date ? Un capteur de rêve a-t-il une date de péremption ? Ce n'était pas écrit sur l'emballage. A-t-il seulement déjà exercé sa fonction comme il faut ? Peut-être se venge-t-il d'être ainsi pendu ? Pourtant, c'est son destin. Je ne me serais jamais donné l'illusion d'un monde onirique sans faille de mon propre gré : j'ai reçu mon capteur de rêve en cadeau, bien sûr. Cadeau empoisonné on pourrait dire. Je me découds au fil de mes rêves. Quand il y a de la brume dans les souvenirs de mes péripéties endormies, me voilà attristée. Un morceau de tissu perdu dans les vêtements de mon abîme intérieur. Lorsque dehors le ciel est brouillardoux, me voilà toute florissante de joie à regarder en direction du stade olympique et à constater que mes yeux n'arrivent pas à percevoir le haut de sa tour. Alors que celle-ci est perdue dans le flou de l'azur, qui sait si son sommet est même encore là ? Les oiseaux, je suppose. Dans le cas où le brouillard vient envelopper ma tête, et ce, sans timbre, les mots se montrent à moi comme un appât. Mon ventre gargouille. J'ai faim de mots. Ce n'est pas seulement une fringale, j'ai l'estomac dans les talons, mais je sens que je vais peut-être rester sur ma faim. Quand je lis ou quand j'entends un mot qui sonne comme de la musique à mes oreilles, je m'empresse de le noter pour ne pas l'oublier. On dit que « l'oubli est la condition indispensable de la mémoire ». Qu'importe, j'aimerais avoir la mémoire aussi longue que le plus long mot du monde, j'aimerais avoir une mémoire de loup, une faim d'éléphant, un œil de chien, être fidèle comme un lynx, heureux comme un singe dans l'eau, malin comme un poisson, doux comme un renard et rusé comme un agneau, mais je suis terriblement limitée par ma nature humaine. Ceux qui ont la mémoire courte écrivent sur leurs mains. Quand ils regardent leurs mains, ils se souviennent. J'ose croire que j'ai la mémoire longue. Je n'écris pas sur ma main. J'en mange une et je garde l'autre pour demain. Est-ce que ceux qui écrivent sur leurs mains se souviennent de leurs rêves ou de leurs cauchemars ?



5 juin 1923

[...] la question à laquelle je voudrais avoir réponse est celle-ci : Pensez-vous qu'on puisse reconnaître moins d'authenticité littéraire et de pouvoir d'action à un poème défectueux mais semé de beautés fortes qu'à un poème parfait mais sans grand retentissement intérieur ? [...] C'est tout le problème de ma pensée qui est en jeu. Il ne s'agit pour moi de rien moins que de savoir si j'ai ou non le droit de continuer à penser, en vers ou en prose.

Je me permettrai un de ces prochains vendredis de vous faire hommage de la petite plaquette de poèmes que M. Kahnweiler vient de publier et qui a nom : Tric Trac du Ciel.

- Antonin Artaud



le bruit des choses heurtées